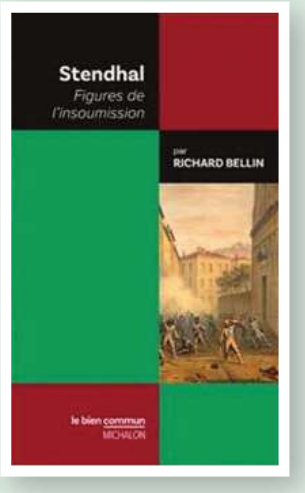
Stendhal - Figures de l'insoumission

Richard Bellin - Victor Schoelcher, 1996 - Le bien commun – Michalon - 2023

Robert Chelle : Pourquoi ce livre ?
Richard Bellin : J'avais d'abord envie d'écrire un livre sur Stendhal pour de mauvaises raisons, puisqu'elles étaient d'ordre biographique. Stendhal a été le premier des grands écrivains que j'ai eu envie de lire, parce que je croyais lui ressembler. Comme lui j'étais né et je m'étais ennuyé à Grenoble. Avec l'âge, j'ai découvert, ou construit, d'autre similitudes : comme lui je me suis engagé au service de l'Etat, je me suis occupé de comptabilité publique, j'ai vécu et représenté mon pays en Italie, j'ai été fasciné par l'épopée de la Révolution et de l'Empire ; comme lui je place au plus haut *La Princesse de Clèves* ou *Les Confessions*. Finalement je dirais en plaisantant mais avec lucidité que seul le talent nous séparait ! ...et aussi la chance de ne pas avoir eu à traverser la Bérézina avec l'armée impériale en déroute. Lorsque la directrice de la collection *Le Bien commun* m'a proposé d'écrire ce livre, j'ai sauté sur l'occasion. Le genre de la biographie intellectuelle était le moyen, en m'obligeant à tout lire ou relire, d'aller plus en profondeur, afin de tenter de mettre au clair ce qui m'intéressait vraiment dans l'œuvre de Stendhal. J'avais bien en mémoire son style plein d'allégresse comme dans le début de *Vie de Henry Brulard* : *« je me trouvais ce matin à San Pietro in Montorio, sur le mont Janicule à Rome ; il faisait un soleil magnifique. Un léger vent de sirocco à peine sensible faisait flotter quelques petits nuages blancs au-dessus du Mont Albano, une chaleur délicieuse régnait dans l'air ; j'étais heureux de vivre»* ; je me souvenais du rythme digne des futurs romans de cape et d'épée de *La Chartreuse de Parme* ; mais c'était l'occasion d'aller plus loin.

RC : Quels sont les points essentiels ?
RB : Né en 1783, mort en 1842, Stendhal est le témoin de la grande Histoire, où les régimes se font et se défont au rythme des guerres et des révolutions. Ce qui sépare Stendhal de la pensée classique où le déterminisme historique fige les conditions, c'est la révolution française. Face à cette histoire en marche, il est convaincu que les individus peuvent infléchir leur destin en s'affranchissant des déterminismes sociaux. Le récit stendhalien correspond à une volonté, pour les hommes et les femmes d'après 1789, de prendre leur destin en main tant sur le plan littéraire, en s'affranchissant de la culture classique, que sur le plan réel, en s'affranchissant de l'Ancien Régime. Ses héros et héroïnes appartiennent encore à une élite, mais c'est une élite de l'action et non de l'héritage, l'élite des *happy few* qui ont l'énergie de transgresser leur destin. Cet ancien sous-lieutenant de dragons, puis intendant de l'armée impériale, placé en demi-solde en 1814, brocarde ainsi tous les régimes réactionnaires d'Europe et leurs auxiliaires, juges, prêtres, académiciens, pédagogues, avec les moyens du comique, de l'ironie et de la dérision. Mais il y a plus. Après les journées révolutionnaires de 1830 et l'avènement de Louis-Philippe, Stendhal revient en grâce et devient consul de France. À aucun moment cependant, il n'est totalement à l'aise avec l'autorité : inapte à la subir quand il était tenu à l'écart du pouvoir, il est aussi inapte à l'assumer sans état d'âme comme serviteur de l'État. Son malaise face à l'autorité constitue une dimension essentielle de son œuvre. S'il y a un Stendhal libéral quand il est dans l'opposition, il y a un Stendhal presque libertaire quand il sert le pouvoir. La distance face au pouvoir apparaît comme une condition de la lucidité du fonctionnaire et de l'écrivain, comme de l'homme.



RC : Ton prochain livre ?
RB : Je prépare un livre sur Michel Houellebecq. De fréquents procès sont instruits contre lui : procès en misogynie, procès en islamophobie, procès en extrême-droitisme. J'aimerais aller au-delà de ces jugements expéditifs. Derrière la provocation, il y a une description éclairante de l'époque que nous vivons. Le regard que cet auteur porte sur la modernité renoue avec le courant de pensée conservateur, entendu comme un mouvement séculaire de résistance aux excès idéologiques de toutes sortes.